

La critique au-devant du monde

Sylvano Santini

Number 267, Winter 2019

Spirale a 40 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90942ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Santini, S. (2019). La critique au-devant du monde. *Spirale*, (267), 11–11.

La critique au-devant du monde¹

Je ne me souviens plus quand j'ai rédigé ma première critique, quand j'ai épousé cette forme. J'y suis arrivé par hasard, en étant sûr pourtant qu'elle était nécessaire. Je ne suis pas écrivain. L'écriture est un exercice toujours un peu pénible. J'ai parfois le sentiment de couvrir mon désœuvrement d'une remarque obscure, d'un commentaire ironique ou d'un silence qui semble en dire long. La critique m'apparaît néanmoins comme une pratique qui correspond le mieux à ce que je peux faire : elle me vient naturellement, me traverse comme un mal. Je suis sûr qu'elle n'a rien à voir avec le bien et la beauté qui, eux, sont toujours apprêtés. S'il y a peu de choses qui me semblent dignes d'intérêt, à l'inverse, lorsqu'une forme trouve une certaine grâce formelle à mes yeux, qu'elle excite mon entendement, mon jugement, j'en parle alors de manière excessive. J'estime qu'on doit comprendre ma joie, sans exiger cependant qu'on la partage. La critique met en jeu mes relations ; c'est en quelque sorte une épreuve de continuité avec la forme des autres. La critique implique ainsi un risque : elle n'a aucune loi qui la défend, aucun insigne derrière lequel elle peut se cacher.

Interroger le sens de la critique, dire ce qu'elle est, y réfléchir *maintenant*. Le seul plaisir que j'ai à mettre en question une pratique que j'exerce depuis des années réside dans la possibilité de contredire la situation actuelle faisant que l'on est si peu disposés à enquêter sur l'être des choses, que l'on trouve ridicule en somme de poser la question *qu'est-ce la critique ?* J'aurais aussi l'impression de perdre mon temps en me la posant si je croyais que l'impossibilité d'une telle question était à mettre sur le compte d'un effet de mode, d'une habitude, d'une tendance. Si l'on ne s'intéresse plus à l'être des choses, si les questions ontologiques sont à l'évidence dépassées, n'ont plus pour ainsi dire la cote aujourd'hui, c'est que le monde n'a plus de justification. Il peut apparaître risible de défendre la critique quand on réussit maintenant à justifier l'injustifiable, quand « *tout ce qui est social est mensonger* ». Si le ton péremptoire du Comité invisible auquel j'emprunte la formule que je viens de citer (*Maintenant*, 2017) n'est pas le mien, j'en partage néanmoins l'humeur et suis d'avis pour dire avec lui que la critique est devenue impossible, comme la satire. Il n'y a que l'humour qui se porte bien, avec le sexe et peut-être même la poésie, tout le monde sait ça, évidemment !

C'est pour ça que la question « *Qu'est-ce que la critique ?* » est redevenue nécessaire – il serait bien inutile d'agiter l'épouvantail de Sartre pour essayer de m'en dissuader. La critique est une expérience de vision qui n'a rien à voir avec une activité de surveillance qui se borne à l'évidence, à la certitude, à la preuve. La critique qui a l'oreille tendue ou garde simplement l'œil ouvert joue le jeu de la police qui accuse ou celui du disciple qui admire : *qui a fait quoi ? comment et pourquoi ? où et quand ? ceci ne s'écrit pas, cela ne se dit plus ? elle a osé ? il est coupable ? elle s'est commise ? c'est remarquable, incontournable, original ! ils se sont mis à nus ! cette première œuvre est un classique ! si jeune et pourtant au sommet de son art !* La photo d'un artiste ou d'un écrivain sur la page couverture d'une revue est comme un portrait-robot ou un avis de recherche qui tente de susciter le même émoi que celui d'un article de journal relatant la cavale d'un criminel – ou bien rivalise tout simplement avec la presse qui machine, dans les consciences, la présence incontournable des idoles. La critique n'a pas à participer à la reconnaissance de quiconque ou de quoi que ce soit ; n'a pas à pourchasser, à cerner pour admirer ou punir. Elle doit s'opposer au destin inquisiteur du journalisme d'enquête ou à la complaisance angélique du reporter culturel au journal télévisé. Si par exemple la critique est si sujette aux blâmes de type *care*, c'est sans doute parce qu'elle s'adonne au jeu convenu de la représentation, de l'identification, de la comparution, dont l'humiliation et l'émerveillement sont les formes ordinaires.

Loin des tribunaux, des procès et des lois, loin de la reconnaissance et de la fantaisie, de la traque ou de la révérence sans gêne, la critique doit rêver de formalisme, de modernité ou d'avant-garde en s'imaginant transmettre la sensation de la vie des formes comme elle seule peut le faire. Il n'est pas question pour autant d'abandonner notre sensibilité à l'autre en affectant une neutralité émotionnelle, mais plutôt d'entrevoir ce qui, dans les formes, nous affecte sur le mode de la tristesse ou de la joie, c'est-à-dire diminue ou augmente notre puissance de croire et d'agir parmi nos semblables en ce monde-ci.

¹ Dans le dernier éditorial que j'ai publié en tant que directeur de *Spirale*, il n'y a pas si longtemps, j'ai abordé directement la question de la critique. Pour ne pas répéter autrement un texte dont je cautionne encore le propos, j'ai préféré le publier de nouveau avec de très légères modifications.